

le sacrifice du martin-pêcheur

pietro pizzuti

Une petite île dans l'océan Indien. Une mère est venue récupérer la dépouille de son fils mort dans des circonstances non élucidées. Martin travaillait au sein d'une organisation non gouvernementale, active sur l'île dans la lutte pour le droit à la pêche. Au village, une autre mère a vu emprisonner son fils Farouk, coupable d'avoir aimé Martin. À quel prix accepteront-elles le destin de leurs enfants ?

Marie, mère de Martin
Mata, mère de Farouk
Farouk, martin-pêcheur

Aux habitants de Page, aux pêcheurs de l'île de Roti, aux passeurs de Mayotte, à la Papouasie, aux hommes qui regardent le ciel...

1. La chambre blanche

(Un bruit de serrure. Une chambre s'éclaire. Une femme vient d'entrer et découvre un homme jeune)

Marie : Excusez-moi, ...

Farouk : De quoi ?

Marie : Pardon ?

Farouk : Entrez.

Marie : Je cherche la chambre de...

Farouk : C'est ici.

Marie : Ah... *(un silence)* c'est la chambre de...

Farouk : Martin.

Marie : Ah... Qu'est-ce que vous faites là ?

Farouk : Je vous fais peur.

Marie : Qui êtes-vous ?

Farouk : Un fantôme.

Marie : Sortez.

Farouk : Je ne suis pas là.

Marie : J'ai dit sortez ! *(un silence)* Qu'est-ce que vous voulez ?

Farouk : Vous regarder.

Marie : *(elle sort de l'argent de son sac)* Prenez et partez.

Farouk : *(il le refuse d'un sourire sarcastique)* Gardez-le pour la Police.

Marie : *(insistant)* J'en ai. Foutez le camp.

Farouk : *(même jeu)* Il vous en faudra beaucoup. Votre fils a été égorgé comme une chèvre. La vérité coûte cher.

Marie : Qu'est-ce que...

Farouk : Vous devrez payer aussi pour voir son corps fondu dans la chaux.

Marie : Je vous défends de...

Farouk : De quoi ? De vous faire peur gratis ?

Marie : *(elle prend encore de l'argent et le lui donne)* Ça vous suffit ça ?

Farouk : J'ai dit gratis.

Marie : Je vous demande de partir.

Farouk : Martin est mort à cause d'un secret.

Marie : Qui êtes-...

Farouk : Un secret qui tue.

Marie : Comment êtes-vous...

Farouk : J'y étais.

(Un temps)

Marie : Qui êtes-vous ?

Farouk : Je vous l'ai dit.

Marie : Répondez !

Farouk : Nous étions tous les deux sur...

Marie : Je ne veux rien savoir de plus.

Farouk : Vous ne risquez rien.

Marie : Je n'ai pas peur.

Farouk : Eux si.

Marie : Je voudrais seulement...

Farouk : Quand on a peur on fait peur.

Marie : Je voudrais repartir au plus vite. Je vous prie de...

Farouk : Quand vous l'aurez vu, vous ne pourrez plus.

(Un temps)

Marie : Vous étiez en train de fouiller ?

Farouk : Non.

Marie : Qu'est-ce que vous cherchez ?

Farouk : Rien.

Marie : Je pourrais appeler la Police.

Farouk : Pour me prouver que vous pouvez l'acheter ? Je vous crois.

Marie : Vous m'y obligez.

Farouk : Vous ne le ferez pas.

Marie : Partez.

Farouk : S'ils venaient, ils ne me verraient pas.

Marie : À moins que je ne vous enferme jusqu'à ce qu'ils n'arrivent.

Farouk : Vous voulez vraiment faire monter la note ?

Marie : Rendez-moi ce que vous avez pris.

Farouk : Je ne peux plus.

Marie : Je vous en prie, je suis fatiguée... je *(elle est visiblement à bout, elle referme la porte à clés, elle prend sa tête entre ses mains, un silence)*

Farouk : Ça ne m'appartient plus depuis longtemps.

Marie : Je ne sais pas ce que vous voulez, mais vous vous y prenez mal, je...

Farouk : Ce que nous nous sommes pris l'un à l'autre Martin et moi ne nous appartient plus, depuis longtemps. Des heures de baisers... nos langues fondant sur nos sexes droits pénétrant nos reins. *(Marie le regarde, démontée)* Les rendre ? À qui ? Personne n'en veut ici. Martin en est mort et j'en crève.

Marie : Vous êtes Farouk... ?

(Marie redresse sa tête, Farouk a disparu. Elle reste un moment pétrifiée, puis se lève et le cherche partout dans la pièce : par la fenêtre, rouvre la porte et regarde dans le couloir, enfin elle y renonce et s'assied. Au bout d'un moment elle fait le tour de la chambre, touche l'un ou l'autre objet, regarde, pensive, découvre, change

d'éclairage, elle se mouche, ses larmes sont discrètes, elle commence à défaire sa valise, elle entre dans la salle de bain pour déposer ses affaires de toilette, au bout d'un moment elle revient dans la chambre, Farouk est là, elle ne le voit pas tout de suite, elle s'assied sur le lit et prend sa tête entre ses mains)

2. La visitée

Marie : Je ne veux rien savoir.

Farouk : Vous êtes venue pour ça ?

Marie : Je ne veux pas juger.

Farouk : Vous le ferez.

Marie : Je ne veux pas.

Farouk : Rien de lui ne vous est inconnu.

Marie : Ne pas savoir pour ne pas juger.

Farouk : Vous auriez pu ne pas venir.

Marie : J'aurais pu.

Farouk : Ça ne vous aurait rien coûté.

Marie : Ça n'a pas de prix.

Farouk : Il vous a appelée.

Marie : Ce que je suis venue faire n'a pas de prix.

Farouk : Vous auriez pu ne pas entendre.

Marie : Devenir mère.

Farouk : Ses pleurs et ses rires qui vous font rire et pleurer.

Marie : Pour qui ?

Farouk : Je les recevrai après vous, il voulait que vous...

Marie : Je sais. Gardez-les. J'ai les miens.

Farouk : Vous êtes telle qu'il vous voit.

Marie : Je ne veux pas savoir ce que vous...

Farouk : Rien que vous ne sachiez déjà.

Marie : Rendez-moi la clé.

Farouk : Je ne l'ai plus.

(Un temps)

Marie : Vous éviterez de venir dans cette chambre tant que je l'occupe.

Farouk : Il vous ressemble.

Marie : Vous avez entendu ?

Farouk : Et vous l'entendez partout.

Marie : Comme vous dites.

Farouk : Et vous pleurez seule.

Marie : Je souhaiterai...

Farouk : C'est vous qui m'avez rappelé.

(Un temps)

Marie : J'ai besoin de...

Farouk : Vous avez besoin de moi.

(Un temps)

Marie : Vous ne parlez pas comme les gens d'ici.

Farouk : Vous m'entendez autrement.

Marie : Vous êtes né sur l'île ?

Farouk : Non, nous sommes originaires de *l'Île-terre*. Nous sommes du *Peuple des origines*.

Marie : Nous ?

Farouk : Ma mère et mon père.

Marie : *L'Île-terre* ?

Farouk : Une île grande comme un continent au large de la nôtre... c'est là que j'ai appris votre langue.

Marie : Ah. *(un silence)* Vous avez accepté ?

Farouk : Je ne suis pas où vous me voyez.

Marie : Je l'ai vu.

Farouk : Et je n'ai pas accepté.

Marie : Aujourd'hui. Son corps. Fondu dans le blanc. Je l'ai vu.

Farouk : J'ai trouvé le chemin pour le rejoindre.

Marie : Une bouillie de chair et d'os. (*silence*) Le corps de mon fils... blanc. J'ai traversé la moitié du monde pour venir le voir... et c'est tout ce que j'ai vu.

Farouk : Un secret mortel.

Marie : Blanc comme sa chambre.

Farouk : Vous ne partirez plus sans.

Marie : Si nous n'étions que chair...

Farouk : Il vous l'a laissé.

Marie : D'où vient la douleur, vous le savez ?

Farouk : Une sève noire qui noie la tête.

Marie : Faux. D'une petite glande rouge sang.

Farouk : Caressez-la.

Marie : Impossible, un monstre en nous s'en nourrit.

Farouk : La conscience.

Marie : Il s'en nourrit.

Farouk : J'ai libéré la mienne. Martin m'a montré le chemin.

Marie : Vous l'avez vendue, comme tout le monde.

Farouk : Au moins offrant.

Marie : Méfiez-vous. L'homme vend cher à ceux qui n'ont rien et fait des cadeaux à ceux qui ont tout.

Farouk : Un peuple entier est pris en otage.

Marie : C'est l'histoire du monde.

Farouk : Vous continuez à regarder d'en haut ?

Marie : C'est souvent mieux pour arriver à ses fins.

Farouk : Ça dépend des fins.

Marie : Raison de plus.

Farouk : Vous n'avez plus le choix.

Marie : Jamais vrai ça.

Farouk : Nous vivons de notre pêche et n'avons plus de mer. Nous mourrons de faim. Tout un peuple. Notre Gouvernement l'a vendue à prix d'or.

Marie : Au plus offrant, sûrement. Ceux qui n'ont rien ne sont rien. C'est comme ça que ça roule... la *conquête humaine*.

Farouk : Martin a mis un bâton dans sa roue.

Marie : Ça ne l'a pas arrêtée.

Farouk : Toute l'île est prête à faire pareil.

Marie : Tant pis pour vous.

Farouk : Vous avez tout perdu.

Marie : Presque.

Farouk : Qu'est-ce qui vous reste ?

Marie : Imaginez l'homme sans l'homme.

Farouk : Une femme viendra.

Marie : À quoi bon ?

Farouk : Elle vous parlera de sa douleur.

Marie : C'est un endroit d'où les mots font mal.

Farouk : Elle est ma mère et ne sait pas qu'elle me perd.

Marie : Personne ne sait.

Farouk : Elle me manque là où je vais.

Marie : Martin aussi.

Farouk : Elle a perdu son homme, comme moi.

Marie : Elle vous suivra.

Farouk : Un jour mon père à été arrêté en mer. Il s'est jeté à l'eau et le bateau de la Police l'a coupé en deux. Ils ont brûlé sa barque, sa grande voile et ses filets. Nous n'avons plus d'argent pour la reconstruire.

Marie : La Police ?

Farouk : Nous ne pouvons pêcher que dans une zone grande comme une goutte dans la mer. Aujourd'hui cette zone est un désert, plus un poisson. C'est pourquoi nous pêchons dans *la mer interdite*, nous n'avons pas le choix.

Marie : Je ne comprends pas, vous avez...

(Farouk a disparu)

3. La dénonciation

(La nuit, Marie se réveille en sursaut, elle allume, elle n'était pas dans le lit, Farouk est dans la chambre)

Marie : Vous avez dit que vous n'aviez plus de mer ?

Farouk : Un jour l'envahisseur est arrivé. Il a vendu nos frontières à *l'Île-terre* contre la reconnaissance de sa souveraineté. On nous a imposé des frontières étroites tout autour de notre île et une goutte de mer dans la mer, c'est tout. Après des siècles de famine et d'esclavage, notre île a regagné sa liberté avec l'aide de *l'Île-terre*. Depuis, nous demandons de nouvelles frontières. Mais *l'Île-terre* fait la loi.

Marie: Quelle loi ?

Farouk : Elle réclame son dû.

Marie : Son dû ?

Farouk : L'aide qu'elle continue de nous donner.

Marie : Vous la lui payez ?

Farouk : *L'or noir*, comme vous dites dans votre langue. (*silence*) Notre mer a des trésors dans son ventre. *L'Île-terre* vole nos trésors, car elle est riche.

Marie : Et vos frontières ?

Farouk : Elles ne changent pas, dit *l'Île-terre*. C'est le prix à payer pour la liberté.

Marie : Mais...

Farouk : Nos trésors sont à cent miles de nos côtes et à plus de deux cent cinquante miles de *l'Île-terre*. Nous disons : nous voulons pour nouvelle frontière la ligne médiane entre *l'Île-terre* et nous, ainsi les trésors redeviennent à nous parce qu'ils sont de ce côté-ci de la ligne. Mais *l'Île-terre* dit : « Vos frontières ne changent pas ! Autrement nous vous rendons à l'envahisseur ! »

Marie : Et votre Gouvernement ?

Farouk : Il a conclu un pacte avec *l'Île-terre* pour qu'elle reste notre alliée et nous assure la paix en cas d'invasion. Le pacte *Or noir contre souveraineté*. En échange *l'Île-terre* va à la pêche aux trésors et nous, nous pêchons dans le désert et nous mourons de faim.

Marie : Et mon fils s'est noyé dans vos filets.

Farouk : Il nous guide.

Marie : Noyé.

Farouk : Nous combattons avec des armes de paix. Nous partons en mer, filmer les arrestations des pêcheurs pour dénoncer l'injustice.

Marie : L'injustice qui fait loi.

Farouk : Nos films parlent pour nous.

Marie : Et rien n'a changé.

Farouk : Vous êtes venue.

Marie : Ce n'est pas ma place.

Farouk : Personne n'a sa place ici.

Marie : Je vous ai donné mon enfant.

Farouk : Vous n'êtes pas la seule.

Marie : Je n'ai plus rien.

Farouk : Nous non plus.

Marie : Vous pouviez dénoncer le pacte entre le Gouvernement et *l'Île-terre*.

Farouk : Nous l'avons fait.

Marie : Il vous fallait la preuve.

Farouk : Martin l'avait.

Marie : Il en est mort.

Farouk : Lui non plus n'est pas le seul.

Marie : Et vous le suivrez.

Farouk : Je le suis.

Marie : Trop tard.

Farouk : Jamais.

Marie : Sans lui ?

Farouk : Son sang.

Marie : Et la mer lave.

Farouk : Martin avait obtenu une rencontre avec le Gouvernement.

Marie : Mon fils blanc.

Farouk : Le combat des pêcheurs a fait des vagues bien au-delà de notre île.

Marie : Dans la gueule du loup.

Farouk : Les pêcheurs qui acceptent de ne plus pêcher font un travail plus dangereux et mieux payé.

Marie : Il en existe ?

Farouk : La contrebande d'hommes.

Marie : Marchands d'esclaves.

Farouk : Ils déposent les immigrés sur les atolls qui appartiennent à *l'Île-terre*. Les douanes sont obligées de les recueillir.

Marie : Ou de les acheter.

Farouk : Si les passeurs sont interceptés en mer, la Police a ordre de tirer et de couler les bateaux. Ici le trafic d'hommes est puni de mort.

Marie : À moins que la Police n'y trouve son compte.

Farouk : Le plus souvent elle exécute les ordres du Gouvernement. Pour couvrir sa corruption.

Marie : Quelle corruption ?

Farouk : Le Gouvernement rétrécit encore nos frontières.

Marie : Ah ?

Farouk : Il vend nos terres à *l'Île-terre*.

Marie : Vos terres ?

Farouk : Nos atolls. Il accepte qu'ils soient déclarés réserves naturelles et les cède à *l'Île-terre*.

Marie : Pour rien ?

Farouk : Le Gouvernement ne fait rien pour rien.

Marie : Comment ça ?

Farouk : Officiellement *l'Île-terre* invoque la protection de l'environnement et le péril écologique de la pêche aux ailerons de requin.

Marie : Comment l'avez-vous appris ?

Farouk : Je suis passeur.

(Un silence)

Marie : Je croyais que...

Farouk : Non, depuis la mort de mon père, je ne pêche plus.

Marie : Et Martin ?

Farouk : C'est lui qui m'a demandé d'arrêter. Pour nous deux.

Marie : Ah. *(silence)* Qui sont tes passagers ?

Farouk : Des familles avec leurs animaux. Des petites filles à la recherche de leur père. Des mères séparées de leurs enfants.

Marie : Tu risques ta vie.

Farouk : En pêchant je la risquais aussi.

Marie : Qui te paye ?

Farouk : Des entrepreneurs et des commerçants. Ils ont besoin de main-d'œuvre. Ils payent beaucoup plus que pour les ailerons de requins.

Marie : Tes passagers payent aussi ?

Farouk : Non. Souvent je ne leur demande rien.

Marie : Souvent ?

Farouk : Seulement quand je ne remplis pas ma barque. Alors j'en accepte qui payent.

Marie : D'autres passeurs font comme toi ?

Farouk : Non. Beaucoup font payer les passagers même si leurs patrons ont déjà payé pour eux. Ils gagnent deux fois leur argent.

Marie : Pourquoi font-ils ça ?

Farouk : L'argent.

Marie : Pourquoi tu ne fais pas comme eux ?

Farouk : Je n'ai pas besoin de cet argent, ma mère travaille à l'hôtel de la plage. Et loue des chambres chez elle. Fini le *wantoch*.

Marie : Le quoi ?

Farouk : Chacun pour soi.

Marie : Quand elle ne sera plus là, tu le feras ? (*silence*) Tu feras payer deux fois ?

Farouk : Je ne sais pas. Peut-être je me souviendrai de ce qu'elle m'a dit.

Marie : Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Farouk : Qu'on ne peut pas faire payer quelque chose à quoi on a droit.

Marie : Pourquoi ?

Farouk : Parce qu'un droit n'a pas de prix.

Marie : C'est quoi le droit de tes passagers ?

Farouk : Vivre.

Marie : C'est pour ça qu'ils partent ?

Farouk : Oui.

Marie : Ici ils ne vivent pas ?

Farouk : S'ils partent, c'est que leur vie ici est pourrie.

Marie : Sur *l'Île-terre*, elle le sera moins ?

Farouk : Puisqu'ils partent... Une vie moins pourrie est un droit.

Marie : Ce serait bien que tu t'en souviennes quand ta mère ne sera plus là.

(*Un silence*)

Farouk : La nuit dernière la douane nous a attrapés en mer. Nous étions quinze. J'ai dirigé ma barque contre leur bateau.

Marie : Pourquoi tu as fait ça ?

Farouk : C'est ce que nous faisons toujours pour créer la confusion. La douane est obligée de secourir les naufragés.

Marie : C'est ce qui s'est passé ?

Farouk : Dans l'eau il y avait deux enfants. J'ai vu le plus petit couler à pic comme un fagot. *(silence)* La douane a hissé tout le monde sur le pont. Je me suis caché sous ma barque. Je les ai vus. Ils tremblaient tous comme des araignées accrochées à leurs toiles. Une mère pleurait en silence. Elle serrait dans ses bras un seul de ses enfants. Je n'ai plus bougé et j'ai attendu que la douane reparte.

Marie : Tu la connais ?

Farouk : Hm... ?

Marie : Cette mère ?

Farouk : Elle est d'un village à dix kilomètres d'ici.

Marie : Pourquoi partait-elle ?

Farouk : Rejoindre le père de ses enfants. Elle essayait pour la deuxième fois.

Marie : Que va-t-elle devenir ?

Farouk : La douane la ramènera au village.

Marie : Elle réessayera ?

Farouk : Oui.

Marie : Elle avait payé ?

(Un silence)

Farouk : La prochaine fois elle ne payera pas.

Marie : Demain tu recommences ?

Farouk : Martin sais que je ne recommencerai pas.

(Un silence)

Marie : Que veux-tu dire ?

Farouk : Quelque chose est né avec sa mort. Vous le porterez au-delà. Ma mère vient. Je ne suis pas où vous me voyez. J'ai été arrêté par la Police après avoir déposé l'immigré Nazaré sur l'atoll d'Asmara.

Marie : Que dis-tu ?

Farouk : Vous le saurez.

Marie : Tu as dit que tu n'avais plus la clé ? Par où... ?

(Farouk a disparu à nouveau, Marie, inquiète, fait le tour de la chambre, s'assied, se relève, se couche sur le lit, se relève, puis exténuée se couche par terre et éteint la lumière, après un instant elle la rallume et se met à regarder des piles de cahiers, des livres et de documents, elle tombe sur quelque chose qui l'intéresse, ce sont des notes, elle lit, un long moment)

4. L'île otage

(On frappe à la porte, Marie est assise dans un fauteuil, en train de lire un autre cahier de notes, elle en a visiblement sélectionnés quelques uns, empilés près d'elle)

Marie : Entre.

(Une femme entre, referme la porte derrière elle et reste debout en silence. Marie, surprise, se lève)

Marie : Qui êtes-vous ?

(Un long silence)

Mata : Rendez-moi mon fils.

Marie : Pardon ?

(Un silence)

Mata : Rendez-moi mon fils.

Marie : Excusez-moi, je...

Mata : Mon fils. Mon seul fils. Rendez-le-moi.

Marie : Je vous assure, je...

Mata : Vous avez l'argent. Payez.

Marie : Payer quoi ?

Mata : Sa liberté.

Marie : La liberté de qui ?

Mata : Farouk. Vous n'avez pas le droit de me l'enlever.

Marie : Mais...

Mata : Vous pouvez acheter sa liberté. Faites-le et rendez-le-moi.

Marie : Vous êtes...

Mata : Votre fils a entraîné mon enfant dans la boue.

Marie : Qu'est-ce que vous dites ? Vous n'avez pas le droit.

Mata : Non, je n'ai pas le droit et vous ?

Marie : Mon enfant est mort.

Mata : Le mien est innocent.

Marie : Innocent ?

Mata : Chacun paye pour sa faute.

Marie : Quelle faute ? Aux yeux de qui ?

Mata : Votre fils avait la honte sur lui. Tous vous le diront.

Marie : Et personne n'a rien fait pour l'aider.

Mata : Vous avez fait quoi, vous ?

Marie : Je l'ai élevé.

Mata : Mal.

Marie : Je ne vous permets pas.

Mata : Ne me permettez pas.

Marie : J'ai fait de mon mieux.

Mata : Nous le faisons toutes.

Marie : Je lui ai donné tout ce que je pouvais.

Mata : En argent ?

Marie : Ne parlez pas comme ça.

Mata : Je n'ai pas d'autre langue.

Marie : Ni d'oreilles.

Mata : Pas pour vous.

Marie : Vous n'avez rien à me reprocher.

Mata : Rien que vous ne vous reprochiez.

Marie : J'ai fait pour mon enfant ce que vous avez dû faire pour le vôtre.

Mata : Non. Vous l'avez élevé pour qu'il commande.

Marie : Il a choisi.

Mata : La crainte de la honte aurait dû vous guider pour l'éduquer dans l'obéissance.

Marie : L'obéissance ?

Mata : Vous l'avez livré à lui-même.

Marie : Je l'ai laissé choisir.

Mata : Ça ne l'a pas sauvé.

Marie : Sauvé de quoi de qui ? Comme s'il suffisait de...

Mata : Vous l'avez laissé dans l'ignorance du bien.

Marie : Vous avez la connaissance du bien, vous ?

Mata : Ici, les mères élèvent leurs enfants ensemble.

Marie : Et vous êtes sûres de faire leur bien ?

Mata : Non. Nous nous trompons souvent, mais nous nous corrigeons l'une l'autre. Nous acceptons de les guider ensemble, ça nous aide à les connaître comme ils sont et non comme nous voudrions qu'ils soient.

Marie : Je ne suis pas venue juger, je l'ai dit à votre fils.

Mata : Il est en prison.

Marie : Pardon ?

Mata : Payez.

Marie : Je lui ai proposé, il n'a pas voulu.

Mata : Mon enfant est la victime de votre fils mal élevé. Libérez-le.

Marie : Comment pouvez-vous ?

Mata : Je peux tout. Je n'ai rien et vous avez une dette envers moi.

Marie : De quoi parlez-vous ?

Mata : Mon fils est en prison à cause du vôtre. Vous me devez sa liberté.

Marie : Vous êtes une mère, comment... ?

Mata : Une mère. Et vous ?

Marie : Vous ne comptez pour rien la mort de mon enfant.

Mata : La mort nettoie la faute.

Marie : Vous êtes... injuste.

Mata : Vous n'avez pas le sens de ce qui est juste.

Marie : Ah...

Mata : Vous n'auriez pas élevé votre enfant comme vous l'avez fait.

Marie : Vous n'avez pas de respect pour les morts dans votre pays ?

Mata : Pas pour tous. Vous faites pareil dans le vôtre.

Marie : Dans votre pays vous les...

Mata : Mon pays fait ce qu'il peut pour ses morts... et pour ses vivants. Je n'ai pas à répondre de ce que fait ou ne fait pas mon pays. Vous ne répondez pas de ce que fait le vôtre.

Marie : Nous pouvons même lui imposer de faire autrement. Nous appelons ça la démocratie.

Mata : Appelez ça comme vous voulez. La démocratie est l'esclave des marchands. Dans mon pays les marchands font beaucoup de morts au nom de la démocratie... comme dans le vôtre.

Marie : Et nous les respectons, comme vous.

Mata : Votre fils n'est pas digne des larmes de nos mères.

Marie : Vous en êtes si sûre.

Mata : Rassurez-vous, s'il avait été, nous l'aurions pleuré.

Marie : Je ne vous le souhaite pas.

Mata : Libérez mon enfant.

Marie : Depuis quand est-il en prison ?

Mata : Un mois.

Marie : Ce n'est pas vrai.

Mata : Pardon ?

Marie : Il était ici quand j'ai ouvert cette porte. Il est revenu cette nuit. Nous avons parlé. Ce n'est pas possible.

Mata : Vous perdez la tête. Farouk a été arrêté il y a un mois par la Police parce qu'il a été surpris sur la plage avec votre fils, ils étaient collés l'un à l'autre comme deux chiens.

Marie : Qu'est-ce que vous dites ?

Mata : C'est un crime, dans mon pays. Ce n'était pas la peine de traverser le monde pour vous prouver que vous êtes une bonne mère. Vous ne l'avez pas été quand il fallait.

Marie : *(elle ferme ses yeux)* Vous pleurez. Je n'ai jamais vu personne pleurer comme vous le faites.

Mata : Vous arrivez trop tard pour voir quoi que ce soit.

Marie : Pourquoi mentirais-je ?

Mata : Vous le savez.

Marie: Pourquoi ?

Mata : Pour me confondre.

Marie : Dans quel but ?

Mata : Vous inventer une raison pour ne pas payer.

Marie : Il m'a dit qu'il était passeur. Qu'il a été arrêté à cause de ça.

Mata : Vous parlez comme une femme soule. C'est votre fils qui vous a menti.

Marie : Ou le vôtre.

Mata : Jamais.

Marie : Pourquoi vous obstinez-vous à ignorer ce qu'ils ont construit ?

Mata : Rien. Mensonge !

Marie : Et vous décidez pour tout le monde que ça ne compte pour rien ?

Mata : Tout le monde vous le dira !

Marie : Tout le monde se tait !

Mata : Vous ne savez rien.

Marie : Je sais que mon fils a été tué pour avoir défendu le droit de pêcher pour vos pêcheurs. Son association était mal...

Mata : Vous faites fausse route.

Marie : Il avait découvert un secret que les autorités...

Mata : Les autorités ? Quelles autorités ? Nous sommes pauvres, ici. Plus pauvres que ce que vous appelez pauvres. Quand un peuple est aussi pauvre il est capable de tout pour de l'argent. La seule autorité ici c'est ça : l'argent et avec l'argent il faut se méfier des accidents, c'est tout.

Marie : Comme des exécutions spontanées pour comportements sexuels illégaux.

Marie : C'est ça ! ...Se méfier même de l'argent, surtout quand c'est le Gouvernement qui paye.

Marie : Les relations sexuelles entre hommes consentants en font partie, puisqu'elles sont passibles de la peine de mort, c'est bien ça ?

Mata : Comme vous dites. C'est bien comme ça !

Marie : C'est ce qui est arrivé à mon fils ? (*silence*) Le vôtre a eu plus de chance.

Mata : Il risque sa vie en prison.

Marie : Il en a encore une.

Mata : Il en aura encore une après sa mort.

Marie : Ça vous aide à l'accepter.

Mata : Pas vous.

Marie : Je suis venue reprendre son corps.

Mata : Vous êtes revenue pour rien si vous ne réparez pas ce qu'il a fait.

Marie : Je n'en ai pas le pouvoir.

Mata : Vous en avez les moyens.

Marie : L'argent n'est pas...

Mata : Si.

Marie : Vous décidez toujours pour les autres ?

Mata : C'est une question de survie. Votre fils a appris très vite. Il a décidé pour tout le monde. Et tout le monde en meurt.

Marie : Ils continueront de se battre.

Mata : Un par un.

Marie : Vous n'espérez rien ?

Mata : Que vous m'entendiez.

Marie : Montrez-moi l'exemple.

Mata : Il a découvert le mensonge et il a cru que la vérité le protégerait. Mensonge et vérité couchent ensemble. Vous auriez dû lui apprendre ?

Marie : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Mata : Chacun son travail.

Marie : J'ai fait le mien.

Mata : Si vous l'aviez fait vous l'auriez sauvé.

Marie : Je peux toujours.

Mata : S'il vous a menti, j'en doute.

Marie : Votre fils m'a dit qu'il a été arrêté après avoir déposé l'immigré Nazaré sur l'atoll d'Asmara.

Mata : Je vous défends de...

Marie : Défendez-moi !

Mata : Personne ne vous croira. Tout le monde sait que le Gouvernement défend la pêche aux ailerons de requins pour notre bien et que...

Marie : Vous vous cachez la vérité pour ne pas en souffrir !

Mata : Vous ne savez rien de notre souffrance ! Vous êtes fière que votre fils ait découvert ce que tout le monde savait, c'est ça ? Que le sous-sol de nos atolls est

plus riche encore en pétrole que celui de notre mer. C'est ça ? Des fables ! Et alors ? Qu'à-t-il gagné ?

Marie: Que dites-vous... le sous-sol de vos atolls... ?

Mata : Le pétrole, oui. Les marchands je vous l'ai dit, nos autorités démocratiques ! Vous connaissez beaucoup d'autres raisons de tuer, vous ? Non. Puisque c'est de vous qu'ils l'ont appris.

Marie : Et vous acceptez ?

Mata : Je sauve la vie de nos enfants. Vous auriez fait pareil.

Marie : Après les risques qu'ils ont pris ?

Mata : Leur vie !

Marie : En pleine bataille !

Mata : Vous le ferez.

Marie : Jamais.

Mata : Le Gouvernement leur a menti.

Marie : Comment ?

Mata : Nos enfants avaient obtenu la parole du Gouvernement de ne plus créer de nouvelles réserves sur les atolls.

Marie : Ils l'ont cru ?

Mata : Après avoir vendu notre mer, le Gouvernement s'était engagé à ne plus vendre nos terres pleines de trésors.

Marie : Engagé ? Comment ont-ils obtenu ça ?

Mata : Votre fils filmait les arrestations des pêcheurs en mer. Il avait menacé d'envoyer ses films, via votre consulat, dans le monde entier.

Marie : Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mata : Le Gouvernement a accepté.

Marie : Vous voyez ?

Mata : Ça a duré un mois.

Marie : Comment ça ?

Mata : Au bout d'un mois, ils ont eu la preuve que le Gouvernement n'avait pas tenu parole.

Marie : Comment ?

Mata : Farouk a découvert qu'un nouvel atoll, appelé Asmara, venait d'être vendu comme réserve naturelle. Le sous-sol d'Asmara est encore plus riche que celui de tous les atolls ensemble.

Marie : Farouk ?

Mata : Une nuit, poursuivi par la Police, il y a déposé un immigré du nom de Nazaré.

Marie : Mais quelle preuve... ?

Mata : Le jour avant que votre fils ne meure, l'association a reçu un communiqué. On y apprenait que les douanes avaient été obligées de recueillir l'immigré Nazaré. Et en toute lettres il était écrit : l'arrestation a eu lieu sur l'atoll d'Asmara devenu ce jour réserve naturelle et nouvelle propriété de *l'Île-terre*.

Marie : Où est ce document ?

Mata : Tout ça pour découvrir, ce que tout le monde sait, que le Gouvernement fait ce qu'il veut de sa parole. Vous trouvez que ça valait la peine ? Pas moi !

Marie : Ils ne pensent pas tous comme vous.

Mata : Tant pis pour eux ! Le Gouvernement vend à *l'Île-terre* nos atolls ... comme il a vendu nos frontières et se moque de ce qu'ils pensent. Ça ne valait pas la peine d'en mourir, croyez moi !

Marie : Je ne vous crois pas ! Mon enfant est mort parce qu'il a défendu vos droits. Depuis l'aube du monde, des millions d'hommes et de femmes l'ont fait comme lui pour se doter d'une vie digne de la vie qu'ils ont reçue.

Mata : À quel prix.

Marie : Aucune vie ne vaut la peine d'être vécue, si elle ne se sauve de la merde.

Mata : Celle de mon fils, si ! Je refuse qu'il meure, vous entendez ?

Marie : Vous savez qu'il la risque chaque jour et vous...

Mata : Nous sommes des millions dans son cas, comme vous dites, depuis la nuit des temps ! Ça ne fait pas des héros de chacun de nous, vous comprenez ? Sauvez-le !

Marie : Comment ?

Mata : Rencontrez-les. Parlez-leur. Ils vous écouteront. Vous payerez et ils le libéreront.

Marie : Ils ne se contenteront pas d'argent. Ils voudront toutes les preuves.

Mata : Quelles preuves ?

Marie : Les films et le communiqué de l'arrestation de Nazaré. Farouk sera leur monnaie d'échange, vous comprenez ?

Mata : Vous leur donnerez.

Marie : Je... Martin m'a légué la vérité. Je n'ai pas le droit...

Mata : Le droit... ? *(avec un sourire désespéré, elle sort de son sac une boîte carrée en carton blanc ainsi qu'une lettre et les tend à Marie)* Votre fils ne m'a parlé ni de vérité, ni de droit, il m'a demandé de vous remettre ceci.

(Un silence)

Marie : *(perplexe)* Mon fils... vous a demandé... qu'est-ce que... ?

Mata : Ce sont ses cendres.

Marie : *(abasourdie)* Pardon ...? Mais... qui vous a... je ne vous permets pas... je... ce n'est pas...

Mata : Sa lettre vous expliquera.

(Mata dépose la lettre et la boîte sur le lit, puis sort. Marie est estomaquée, elle tourne autour du lit un moment, puis se précipite sur la lettre, l'ouvre et lit. Un temps. Elle regarde la pièce et prend sa tête entre ses mains. Puis, suis les instructions lues dans la lettre, elle se lève, prend la boîte blanche et la dépose sur le bord de la fenêtre, se dirige vers une étagère, écarte des livres et trouve une cachette creusée dans le mur, elle en sort un porte-documents et une boîte plus petite, elle l'ouvre : ce sont les films, elle ouvre le porte-documents, trouve le communiqué de l'arrestation de Nazaré et une lettre, tout à coup la lumière baisse et revient sans passer par le noir...)

5. La nuit des cendres

(Marie se met à lire les documents. Au bout de quelques instants, elle sent une présence dans la chambre, elle parle à Farouk qu'elle ne voit pas)

Marie : C'est toi ?

Farouk : Oui.

Marie : Pourquoi me mens-tu ?

Farouk : Je ne te mens pas.

Marie : Ta mère m'a dit que...

Farouk : Je te l'ai dit avant elle.

Marie : Montre-toi !

Farouk : Je ne suis pas ici.

Marie : Je ne te crois pas... je...

Farouk : Je t'ai dit que je n'ai plus de clé.

Marie : Que me veux-tu ?

Farouk : Tu l'aideras ?

Marie : Ta mère ?

Farouk : Cette nuit je me sépare de mon corps.

Marie : Que dis-tu ?

Farouk : C'est pourquoi je te suis apparu.

Marie : Ce n'est pas possible, je...

Farouk : Ajoute ce mystère à la vie dont nous croyons tout savoir.

Marie : Que vas-tu faire ?

Farouk : Je te l'ai dit. Nous sommes la nuit des cendres.

Marie : Elle ne comprendra pas.

Farouk : Elle a aimé ton fils comme tu l'aurais fait.

Marie : Je l'ai lu dans la lettre de Martin...

Farouk : Elle lira de tes mains ma mort. Puis vous nous joindrez l'un à l'autre.

Marie : Pourquoi m'a-t-elle parlé comme elle l'a fait ?

Farouk : Elle t'a mise à l'épreuve.

Marie : Comment ?

Farouk : Elle t'a donné des raisons de partir pour que tu trouves celles de rester.

Marie : Elle m'a reproché votre...

Farouk : Elle a porté notre amour comme aucune autre mère.

Marie : Elle veut que je paye pour ta liberté, que je livre les preuves et que...

Farouk : Elle en mourrait.

Marie : Pourquoi, alors... ?

Farouk : Elle t'a prévenue que l'épreuve vaut ta vie.

Marie : Quoi ?

Farouk : En poursuivant notre lutte tu la risques.

Marie : Et elle ?

Farouk : Elle t'attend. Après la douleur. Vous la porterez à deux.

Marie : Où sont les hommes ? Les pêcheurs dont vous défendez le droit.

Farouk : Ils attendent de vous le signal pour reprendre la lutte.

Marie : De nous ?

Farouk : Vous êtes les mères. Vous les portez au commencement.

Marie : Elle veut que tu vives par-dessus tout, comment veux-tu... ?

Farouk : Elle apprendra à me perdre.

Marie : Comment ?

Farouk : Tu l'aideras.

Marie : Que vas-tu faire ?

Farouk : Ce que je fais.

Marie : Où es-tu ? Dis-moi où tu es ?

Farouk : Je te l'ai dit, je me sépare.

Marie : (*épuisée*) Je ne te crois pas... je...

Farouk : Martin ne te l'a-t-il pas écrit ?

Marie : Si.

Farouk : Nous sommes la nuit des cendres.

Marie : Il a voulu que ta mère, Mata, me les donne pour que je les mêle aux tiennes et que je... (*elle ne parvient pas à achever*)

Farouk : (*en l'aidant*) Nous brûlons nos corps et laissons notre poussière s'envoler avec le vent. Après le feu, la nuit descend du ciel pour ramasser la poussière qui reste. Si au matin il n'y a plus de poussière, l'âme peut s'envoler à la recherche de l'éternel. Nous appelons cette nuit : la nuit des cendres.

Marie : J'obéirai. Mais Mata...

Farouk : Prend l'autre lettre. (*Marie prend la lettre qu'elle a trouvée dans le porte-documents*) Elle est pour elle. Tu lui donneras et elle lira. Je suis dans tes mains et tu me reconnais.

Marie : (*émue*) Martin, mon...

Farouk : Nous nous joignons.

Marie : Pour quoi faire ? Je refuse de te...

Farouk : Pour accepter ce qui vient.

Marie : J'ai accepté.

Farouk : Ce qui vient apporte une autre douleur.

Marie : J'ai eu mon lot.

Farouk : Toi.

(*Un silence*)

Marie : Que veux-tu dire ?

Farouk : Ils sont prêts à acheter ton silence à tout prix.

Marie : Oui.

Farouk : Ils te proposeront un marché.

Marie : Je crois, mais...

Farouk : Si tu l'acceptes nous perdrons tout.

Marie : Oui.

Farouk : La mémoire de nos morts... pour rien.

Marie : Oui...

Farouk : Ils maintiendront notre île dans l'opprobre et finiront par la vendre comme tout le reste : nos ressources, nos frontières, notre peuple.

Marie : Je ne crois pas que tu puisses me parler. Où es-tu ?

Farouk : Ils veulent empêcher à tout prix que la mort de Martin se répande comme une marée venimeuse. Ils connaissent l'orgueil de ton peuple, ils sauront le flatter chez toi.

Marie : Je refuse... Je n'ai que ma raison... que ma raison pour... Martin...

Farouk : Nous sommes la nuit des cendres et te parlons, Martin et moi.

Marie : Farouk...

Farouk : Il n'y aura pas de marché sans ma vie.

Marie : Je t'entends.

Farouk : Je me sépare de mon corps pour rejoindre le sien et ils n'auront plus rien à échanger contre tes preuves ainsi tu...

Marie : Je les garderai... je garderai les preuves comme un trésor...

Farouk : Elles seront ton arme pour gagner le droit des pêcheurs et de nouvelles frontières pour notre île.

Marie : Ta mère...

Farouk : Elle saura. Celle qui apprend de l'autre n'est plus toi. Cette nuit renverse son cœur pour toute sa vie. Ton fils et moi nous nous joignons. Respire.

(Au bout d'un long silence, Marie respire profondément, fini par se calmer et cède à la nuit)

6. Le troc des âmes

(La nuit. Tout à coup, un violent courant d'air ouvre grand la porte en la faisant claquer et force les battants de la fenêtre qui s'ouvrent. Le couvercle de la boîte blanche, posée sur le rebord, s'envole ainsi que son contenu. Mata apparaît sur le pas de la porte.)

Mata : Tu l'as tué.

Marie : Il l'a fait seul.

Mata : Tu me l'as tué.

Marie : Il l'a décidé.

Mata : Tu m'as ôté la vie.

Marie : La sienne nous sauve.

Mata : Tu es la fille des hommes qui ôtent la vie.

Marie : Je connais ta douleur.

Mata : Tu es venue me la donner comme une maladie.

Marie : J'ai fait ce que nos enfants...

Mata : Sorcière !

Marie : ... voulaient que je fasse.

Mata : Tu ne m'as pas entendue.

Marie : Plus que tu ne crois.

Marie : Tu n'entends que le diable.

Marie : Ton fils te connaît au-delà de ta douleur.

Mata : Je l'ai perdu.

Marie : Non. Tu l'as dit.

Mata : Tu me l'as enlevé.

Marie : Il sait que tu luttas pour la vie des tiens.

Mata : Ils ne se sauveront pas.

Marie : Qu'elle compte pour toi, autant que la tienne.

Mata : Personne. Tu es venue nous perdre !

Marie : Nous avons les preuves de leur mensonges.

Mata : Tu es la fille des hommes qui mentent.

Marie : Je suis venue racheter le mensonge de mes pères.

Mata : Il n'a pas de prix.

Marie : La vie de nos enfants.

Mata : Sorcière !

Marie : Ils ont commencé. Nous sommes au commencement et nous les portons.

Mata : Ton fils a semé la mort.

Marie : Pour la vie. Tes hommes le savent.

Mata : Nos mères pleurent.

Marie : Elles apprendront.

Mata : Elles ont tout perdu.

Marie : Après la douleur, elles apprendront la vie et retrouveront...

Mata : Une autre douleur.

Marie : Ainsi nous avançons.

Mata : Il fallait sauver sa vie et tu as appelé le diable.

Marie : Il ne le voulait pas.

Mata : Je ne te crois pas. Tu mens !

Marie : Tu es la fille des hommes qui croient.

Mata : Je suis sa mère morte.

Marie : Lis-le. *(elle lui tend la lettre)*

Mata : Tu m'as ôté la vie. Sorcière !

Marie : Il ne m'a parlé ni de vie, ni de mensonge, il m'a demandé de te donner ceci.

(Marie dépose la lettre sur le lit. Après un long silence, Mata la prend, l'ouvre et lit, un long moment, puis regarde Marie à plusieurs reprises, ensuite, tout en lisant s'agenouille à la fenêtre devant la boîte blanche qui n'a plus de couvercle ni de contenu, elle termine la lecture, ferme les yeux et reste immobile dans le silence)

Marie : Maintenant, tu sais.

Mata : *(elle lit a voix haute un passage de la lettre dans la langue de Page, puis traduit)* « Mata, ma mère, je sors des barreaux de mon corps pour ne plus être la monnaie de l'échange. Marie veillera sur toi. Je suis à l'envers de ton cœur. Vous poursuivrez le combat. Martin et moi sommes vos armes, dans l'amour qui vient d'avant la vie et la prolonge. Plus rien ne nous sépare et vous nous respirez.»

Marie : Le Gouvernement n'a plus de monnaie pour acheter notre silence.

Mata : Il trouvera.

Marie : Nos enfants nous ont sauvées.

Mata : Sauvées... ?

Marie : Notre silence est vital pour les hommes du Gouvernement.

Mata : Ils annonceront le suicide d'un condamné à mort pour crime contre nature.

Marie : La lettre que tu tiens entre tes mains, les dément.

Mata : Tu iras au Consulat... ?

Marie : Porter plainte contre x.

Mata : Tu demanderas l'ouverture d'une d'enquête ?

Marie : Oui.

Mata : Tu as trouvé le rapport d'autopsie qui est dans les documents ?

Marie : Oui.

Mata : Le Gouvernement ne reculera pas.

Marie : Nous dénoncerons le secret d'État : l'accord de coopération.

(Un temps)

Mata : Il était ton seul enfant ?

Marie : Oui.

Mata : L'as-tu désiré ?

Marie : Pardon ?

Mata : Son père et toi... (*elle s'interrompt*) ...Je suis indiscrete.

Marie : Non. Il est né... (*elle s'interrompt*) je n'ai pas un vrai souvenir de... (*silence*)
Quand j'ai appris... j'ai voulu avorter. Puis son père m'a demandé de le faire... et j'ai
décidé de le garder. J'ai été punie. Je suis restée couchée six mois... Hors de ma vie.
(*silence*) J'ai perdu mon père et je n'ai rien pu faire pour... personne. J'ai rompu
avec le père de Martin comme si je rompais avec moi-même. Il est né. Un jour, je l'ai
désiré. J'ai commencé à l'aimer pour tous les jours où je ne l'avais pas fait.

Mata : Je ne peux pas te comprendre. Mais je t'entends.

(*Un silence*)

Marie : Farouk m'a dit qu'il est né sur *l'Île-terre*.

Mata : Farouk ?

Marie : Oui.

Mata : Tu as parlé à son corps qui se séparait. Maintenant, tu sais.

Marie : C'est difficile pour moi de...

Mata : C'est difficile pour tout le monde.

(*Un silence*)

Marie : Comment êtes-vous arrivés ici ?

Mata : Pour le *Peuple des origines*, la vie est très mauvaise sur *l'Île-terre*. Les
habitants de *l'Île-terre* ont l'argent et font la loi pour mon peuple. Mon peuple a une
autre manière de vivre et de penser la vie. Parfois nous partons dans les grandes
villes de *l'Île-terre* chercher du travail, mais il ne reste que les travaux mal payés.
Nous avons été peu à l'école. Souvent les femmes gagnent de l'argent en offrant du
sexe. C'est ce que j'ai fait pour gagner ma vie. J'ai rencontré Erin, mon homme, au
port, quand il a été arrêté en mer pour la première fois. Je connais la langue d'Erin,
ma mère vient d'une petite île proche d'où Erin est né. J'ai trouvé du travail pour
traduire à la Police la langue d'Erin et des autres pêcheurs en prison. Erin et moi
nous avons appris à nous aimer derrière les barreaux. Nous avons attendu le premier
jour de liberté pour revenir ici et nous marier.

Marie : Tu fais vivre ta famille ?

Mata : Celle qui me reste. Ma mère et ma sœur. Nous appelons ça *le wantok*, une vieille coutume. Grâce à cela nos mères élèvent leurs enfants ensemble et les hommes travaillent en groupe.

Marie : C'est une chance ?

Mata : Nous n'avons pas le choix. Les clans coûtent cher.

Marie : Les clans ?

Mata : Les familles des puissants. Ils veulent de l'argent parce que nous utilisons ce qui leur appartient : les puits, les routes.

Marie : À qui appartient l'hôtel de la plage ?

Mata : À des hommes venus de très loin. Ils ont acheté l'hôtel avec la plage et la palmeraie.

Marie : C'était à vendre ?

Mata : Ici tout est à vendre, quand on paye.

Marie : Ils ont payé les terres au Gouvernement ?

Mata : Et aux clans. L'année suivante ils ont fait de grands travaux. Ils ont abattu presque tous les palmiers et creusé trois puits qui ont asséché un des puits du village. Ils chauffent l'eau avec le gaz, même si elle sort déjà chaude des tuyaux à cause du soleil. Ils jettent dans l'eau un produit qui sent l'œuf pourri. Ils remplissent des piscines et disent que c'est une eau qui soigne la peau et les os des vieilles personnes. L'hôtel est plein toute l'année. Ils ont décidé d'acheter un autre morceau de plage. Ils vont construire encore des chambres. Ils n'engagent que des jeunes, surtout des filles, pour les former à tous les travaux. Ils les logent tous ensemble et les empêchent d'être solidaires avec leurs familles. Fini *le wantok*.

Marie : Pourquoi tu y restes ? (*Mata esquisse un sourire pour toute réponse*) Tu pourrais obtenir une aide du Gouvernement pour tes chambres ?

Mata : Farouk t'a parlé beaucoup.

Marie : Je lui en suis reconnaissante.

Mata : Le gouvernement ne s'occupe pas des gens comme nous. Je dois payer pour pouvoir garder mes chambres.

Marie : Comment ça ?

Mata : Une taxe de sécurité. Il faut la payer au Gouvernement qui a construit la route et au clan qui a mis l'éclairage, sans quoi ils viennent mettre le feu.

Marie : Qui ?

Mata : Le clan. Le mois dernier, une petite fille a été retrouvée dans la mangrove basse, en proie à la terreur, après plusieurs jours passés dans la jungle. Elle a été violée et battue. Depuis, son corps tremble de fièvre. On ne peut pas la soigner. On ne sait pas de quoi, mais elle meurt lentement. Sa mère n'avait pas payé le clan.

(Un silence)

Marie : « ... c'est un beau nom pour l'enfer »

Mata : Hm... ?

Marie : C'est dans la lettre de Martin.

Mata : Ça n'empêche pas les touristes de venir au paradis, c'est ce qu'ils disent, quand ils quittent l'hôtel et nous donnent *le toodrin*.

Marie : Le... ?

Mata : *Toodrin*. C'est comme ça que nous appelons le pourboire, comme vous dites. Ils disent tous la même chose. Ils viennent au paradis, chez nous. Ils ne savent pas...

Marie : Mais si, ils savent.

Mata : ...Sans quoi ils ne viendraient plus et nous serions encore plus pauvres.

Marie : Viande à sous... Ça ne les empêche pas de se faire transbahuter de l'aéroport à l'hôtel, de l'hôtel aux plages et des plages aux restos, pour se faire gaver comme des oies, avant de sombrer dans de longues siestes comateuses. Ils n'ont que faire du village où les gamins jouent nus dans la poussière, ni du regard de Lolita de la gamine dans sa robe de princesse, aux nattes huilées. Déplacés dans des minibus minables, ils se foutent de ce qui se cache dans les cahutes en pierres de récif, sans toit, sur les nattes desquelles les vieilles agonisent. Ils ne voient rien dans les yeux du vieux édenté qui tire sa première taffe d'un gros joint à peine roulé dans un bout de journal. Pourquoi se demanderaient-ils comment vivent femmes et enfants d'ici, puisqu'ils sont au paradis ? En affaire, à s'extasier sur les étoiles de mer fluorescentes qui jonchent le lagon turquoise, lorsque les plus aventureux daignent y patauger, chaussés de godillots plastifiés, pour éviter les oursins et les myriades de créatures qu'ils écrabouillent nonchalants. Ils finissent par trouver drôles les policiers qui lèvent les barrières rouillées moyennant bakchichs en piécettes sonnantes. Ils les payent en ricanant, sans se douter que d'un petit geste ils viennent de verser leur tribut au potentat mafieux qui gangrène l'île. Tout comme ils font semblant d'ignorer que le prix payé pour leur séjour-tout-compris va droit dans la poche du voyageur qui exploite les locaux sans vergogne.

Mata : Tu les connais bien.

Marie : J'en suis.

Mata : Tu as vu ? *(elle indique à Marie la boîte blanche vide)*

Marie : Ils se sont joints.

Mata : Nous sommes orphelines.

Marie : Au commencement nous les avons portés.

Mata : Nous le faisons de tous les hommes. Ils nous attendent.

Marie : Qui nous portera ?

(Un silence)

Mata : J'ai peur.

Marie : Moi aussi.

(Elles se tournent vers la fenêtre et contemplant le soleil qui se lève)

FIN

Dar-es-Salam, 6 juillet 2005
Bruxelles, 6 février-17 juillet 2006 ; 15 octobre 2008

Merci à :

Vincent De Cat, Adolfo Pizzuti, Catherine Papier, Geneviève Damas, Jean-Philippe et Antoinette Collard-Neven, Françoise Deville et Jacques Zenner ainsi que leurs amis, Guy Theunissen, Brigitte Bailleux, Patricia Ide, Catherine Angelini, Laurence Vielle, Anne Molitor, Anne Chappuis, Awa Sene Saar,...

Sources documentaires :

Catry, Jean-Pierre, « Quand l'Australie spolie le Timor-Oriental », *Le Monde Diplomatique*, novembre 2004, n° 608.

Demetz, Jean-Michel, « La Papouasie à la dérive », *Le Vif L'Express*, juin 2005, n° 24.

Lambot, Juliette ; Bodin, Yvon ; Herniaux, Laurent, *Mayotte l'île des espoirs*, reportage, production France 3 *Thalassa*, 2006.

Tonolli, Frédéric, *Les Voiles de labeur et les flammes de la mer*, film, production Media Video Compagnie, France 3 *Thalassa*, 2005.